

La Fleur du Sommeil

... J'évoluais dans une atmosphère bizarre, un monde silencieux, comme si j'arpentais un gigantesque champ couvert d'ouate...

Partout des êtres de cauchemar, les rues ou ce qui avait été des rues en étaient encombrées, occupant le moindre espace, la plus petite encoignure de porte délabrée, les restes de bancs des squares, les pelouses retournées à l'état de terre en friche, les maisons aux toits défoncés et abandonnées...

Ils étaient partout. Hagards, décharnés, en haillons, les bras maigres couverts des piqûres de ces seringues sales, porteuses de mille maux, sources de ravages effroyables qui gisaient sur le sol par centaines...

Toute la population, ou presque, était accro à la drogue que l'« on » déversait en quantités industrielles depuis des mois sur tout le continent. Les quelques rares media encore en état de fonctionner avaient tenté de réveiller ces peuples devenus esclaves des dérivés du chandoo en leur annonçant l'arrivée imminente d'un ennemi conquérant mais rien n'y faisait.

Les populations de ce qui avait été le monde libre étaient sans énergie, sans projet, sans esprit de rébellion contre une fatalité, un drame soigneusement mis au point par des forces mauvaises, avides de conquêtes et de pouvoir. Je déambulais dans ce monde effrayant, ne parvenant pas à communiquer avec qui que ce soit, à comprendre ce...

C'est alors qu'un bruit épouvantable, entendu à la même heure un nombre incalculable de fois, me fit ouvrir les yeux. Mon réveil matin me ramenait à la réalité, me poussant sans ménagement hors de mon périple... J'étais en sueur, effaré, me rendant compte qu'à l'instar du commandant Morane, j'émergeais une fois de plus d'un horrible cauchemar.

Bob Morane ! Sans doute aucun, l'origine de mon affreux songe : j'avais relu la veille ce roman ancien et passionnant dont les pages mettent en scène une machination orchestrée par l'homme aux

dents d'or. Une fois de plus, Orgonetz le malfaisant...

Quand l'histoire commence, Bob se trouve au Caire où il compte rencontrer quelques amis parmi lesquels Sir George Lester. Descendu à l'Hôtel Osiris, il a la surprise d'y découvrir, dans sa propre chambre, un homme fraîchement poignardé, l'archéologue Lew Harding, ami lui aussi de Sir George.

L'infortuné chercheur a été assailli par un homme de main à la solde d'une organisation mystérieuse qui fait tout pour éviter que ses agissements ne viennent à la connaissance du grand public.

Avant de trépasser, Harding réussit à prononcer quelques mots et quelques noms qui lanceront toute l'affaire :

« (...) il faut prévenir George Lester... Un grand danger menace... (...) Danger... Fleur du Sommeil... (...) Harpe... Xarof... » p. 8¹.

Quel est ce danger qui menace ? Et cette fleur du sommeil, de quoi s'agit-il ? Des propos particulièrement étranges qui ne peuvent bien entendu qu'éveiller la curiosité de Morane qui apprendra par la suite que Lew Harding, Anthony Harpe et Nicolas Xarof sont les trois archéologues qui disparurent un temps, au cours d'une mission scientifique en Iran et qui ont, à la surprise générale, regagné un beau jour Téhéran via Chiraz.

Les trois rescapés n'avaient rien voulu déclarer ni même parler de leur aventure et il semblait dès lors clair qu'ils avaient dû prendre connaissance, par hasard, d'un terrible secret, d'un danger qu'ils préféraient ne pas dévoiler à la presse. Harding voulait informer Sir George, et celui-ci n'étant pas disponible, il avait tenté de parler à Bob, qu'il savait proche du Britannique et dont la présence au Caire lui était connue.

¹ Les renvois de passages cités se réfèrent à la réédition en Bob Morane Pocket n° 10, Lefrancq . Le Rocher, Claude Lefrancq éditeur 1992.

Pour George Lester, rentré entre-temps, il est urgent que quelqu'un puisse interroger Anthony Harpe à Londres et Nicolas Xarof à Paris, les derniers témoins vivants de l'aventure iranienne en mesure d'éclairer les autorités sur ce qui se trame exactement dans la région.

Bob se charge de les voir mais il arrive chaque fois trop tard, les savants étant assassinés à leur tour avant qu'un contact pût être établi. Le mystère demeure donc entier.

À Paris, Morane échappe d'ailleurs lui-même à un attentat. Son agresseur, renversé par une voiture, est porteur d'une note reprenant les nom et adresse du Professeur Livine, un autre savant, entomologiste celui-là – confrère de l'ami J.-P. Marty – et sans doute lui aussi – Livine pas Marty – dans le collimateur des mystérieux conspirateurs.

« (...) un vaste cabinet de travail aux murs couverts de boîtes vitrées dans lesquelles des milliers d'insectes, papillons et coléoptères se trouvaient épinglés (...). Un personnage petit et malingre, entre deux âges, dont le mince visage, aux joues creuses, disparaissait presque entièrement derrière d'énormes lunettes aux verres grossissants. Derrière les verres, des yeux d'un bleu limpide faisaient songer à quelque être venu d'une autre planète et qui considérait notre monde avec effarement. »
p. 47

Description peu flatteuse pour un personnage qui s'avèrera pourtant par la suite non dénué de ressources en venant en aide à Morane...

Feu Nicolas Xarof était un très grand ami de Livine, les deux Russes échangeant souvent des considérations sur leurs travaux respectifs. Pourtant, l'archéologue ne s'était pas montré très loquace en ce qui concernait sa mésaventure iranienne. À peine si Livine peut rapporter à Bob :

« Il évitait, semblait-il, d'aborder le sujet de sa disparition, bien que je lui eusse posé des questions précises. Tout ce que je crus comprendre, c'est qu'au cours de leur voyage, ses compagnons et lui avaient découvert quelque chose concernant le trafic mondial de l'opium (...) Nicolas n'a pas voulu me donner de renseignements complémentaires, ni sur la nature exacte de sa découverte, ni sur l'endroit où elle a été faite. Il affirmait qu'Harding, Harpe et lui-même

courraient un danger de mort s'ils révélaient quoi que ce fût. Peut-être sont-ils morts tous trois justement parce qu'ils n'ont pas voulu parler... »
p. 50.

Alors que cet échange a lieu entre les deux hommes, le mystérieux ennemi à combattre ne demeure pas inactif et Bob et l'entomologiste sont finalement agressés et enlevés, inconscients. Ils se réveillent, ligotés à des tables d'opération dans la clinique psychiatrique des frères jumeaux Gosterre... pardon, Praxette, complices de l'organisation de la Fleur du Sommeil. Ils s'en sortiront grâce notamment à l'intervention énergétique des autorités.

Tout cela ne permet cependant pas aux enquêteurs de relier entre elles les bribes d'information à leur disposition et d'échafauder un semblant de scénario cohérent quant aux véritables enjeux de toute cette histoire.

Il s'agit de trafic d'opium. Bien. Mais quel est ce grand danger, cette lourde menace évoquée par Lew Harding ?

Il ne faut jamais désespérer.

Un quatrième témoin se fait connaître d'interpol. Un prospecteur du nom de Jean Brulé qui accompagnait les trois savants et dont l'existence était inconnue des protagonistes. Brulé veut parler et pour cela rencontrer Lester et ses collaborateurs.

Une rencontre qui aura bien lieu mais non sans mal tant les embûches dressées sur la route du témoin par des poursuivants tenaces et sans scrupules seront nombreuses...

« (...) je prospectais, pour le compte d'une compagnie pétrolière, dans les montagnes du Farsistan, au sud de l'Iran (...) je voyageais seul (...) arrivai un jour au sommet d'une haute crête dont un des versants, à pic, plongeait sur une vallée au fond de laquelle s'étaient des bâtiments entourés de vastes champs de fleurs blanches (...) Sur la crête elle-même, il y avait toute une série de ruines antiques entourant un temple effondré, mais portant encore quelques sculptures fort belles (...) aisément détachables, je formai le dessein de les emporter pour (...) les revendre à

quelque riche marchand parisien (...) » p. 78.

Pas très respectueux des lois et du patrimoine,
Jean Brulé !

« (...) Des hommes armés m'entouraient et m'intimèrent l'ordre de les suivre (...) jusqu'aux constructions entrevues la veille dans la vallée. Pour y parvenir, il me fallait traverser en partie les champs de fleurs blanches et je pus me rendre compte alors qu'il s'agissait de pavots somnifères. Je fus ensuite enfermé dans une maisonnette de pierre à l'unique fenêtre garnie de solides barreaux. C'est là qu'Harding, Harpe et Xarof, capturés à leur tour dans la cité en ruines, vinrent me rejoindre quelques jours plus tard. » p. 78.

C'est là aussi que les quatre hommes sont mis en présence de celui qui tire les ficelles de toute cette machination, un certain... Arthur Greenstreet !

« (...) un homme de taille moyenne, au corps obèse et difforme, au crâne rasé, au visage blafard et boursoufflé, habillé comme une limace endimanchée (...) Un énorme nez rosâtre et des dents aurifiées... » p. 78.

Entrée en scène, donc, de ce monstre d'Orgonetz. Là où il y a des complots, des coups fourrés, des attaques sournoises, de la trahison, du danger pour les femmes et les hommes libres, on peut être certain de retrouver la griffe de De la Rue verte, l'homme aux dents d'or, et sa clique au service d'une puissance maléfique désireuse d'étendre la chape de plomb de sa puissance dictatoriale sur le monde.

Et tout s'éclaire.

Le gouvernement qui utilise le gros espion a échafaudé un plan machiavélique destiné à affaiblir les nations du reste du monde en poussant à la consommation de drogues qui a pour résultat de transformer les consommateurs en épaves.

Après quelques années, les victimes du plan seraient suffisamment sans vigueur pour lancer la grande offensive finale...

Il est urgent de mettre fin à ce trafic, de détruire les champs et la marchandise et de mettre l'infâme Orgonetz hors d'état de nuire.

Pour cela, Bob alerte Bill Ballantine et les deux hommes se rendent en Iran, au repaire de la bande.

Ils y découvriront que l'espion international et ses sbires ne sont pas seulement des fomenteurs de chaos mais qu'ils excellent aussi dans la maltraitance des êtres humains en se livrant à de sombres activités d'esclavagistes.

« Le spectacle qui s'offrit aux deux hommes était en effet digne d'une image de l'enfer peinte par un artiste dément. De chaque côté de la vaste salle au sol de terre battue, des hommes se trouvaient enchaînés à la muraille. À vrai dire, était-ce encore bien des hommes ? Vêtus de loques, maigres et sales, ils montraient des visages creusés par la souffrance et la faim, des yeux éteints par le manque de vrai sommeil. Ils étaient là une centaine, peut-être davantage, pour la plupart des Arabes, arrachés, à travers tout le Moyen-Orient à leurs villages, à leurs familles pour être conduits de force dans cette vallée et y être condamnés à travailler comme des bêtes, dormant à peine à cause de leurs chaînes, recevant à manger juste assez pour ne pas mourir. Telle était l'œuvre d'Orgonetz et des monstres qu'il employait aux plus basses besognes. » p. 100.

Ces esclaves enchaînés sont menés au fouet et vivent dans la terreur.

« Comme s'il n'avaient désormais à attendre que de la souffrance de la part des autres hommes. » p. 100.

Une belle page – une de plus – écrite par Henri Vernes pour dénoncer une autre attitude répugnante dont l'homme, l'être humain dit-on, peut se montrer capable.

Ce passage du roman incite à la réflexion. Sorti en 1957, il y est fait constat accablant que certains êtres sans respect ni foi ni loi ne reculent jamais, pour s'enrichir et atteindre leurs objectifs, à user de moyens, à commettre les actions les plus basses, au détriment de la planète, de la nature, de leurs semblables s'il le faut.

L'esclavage a de tous temps brisé la vie d'un nombre incalculable de victimes. L'Antiquité où les non Romains, les non Grecs, considérés comme les Barbares, vaincus de guerres atroces, grossissaient les rangs impressionnants de ces femmes, de ces hommes qui étaient les moteurs – corvéables à merci et sur lesquels les maîtres avaient droit de vie et de mort – de l'économie de l'époque, une main-d'œuvre pas chère et relativement docile... Les serfs du Moyen Age, de l'ancienne Russie, ces Africains transplantés aux Amériques, les camps nazis, le STO, ces pèlerins africains qui disparaissent, ces cas dénoncés et couverts par les murs et l'immunité de certaines ambassades... Il y a encore et toujours des Orgonetz.

Et puis, plus insidieusement, sans chaînes ni fouet, le monde économique contemporain, la globalisation à outrance, le résultat qui prime par rapport à la valeur de l'être humain, le « toujours plus à produire » sous peine de délocalisation, les contraintes, la barre toujours plus haute dans les profits à réaliser... Voilà sans aucun doute des formes modernes et *soft* d'esclavage...

La Fleur du Sommeil sera détruite par Bob et Bill et le monde sauvé, pour un temps. Orgonetz ira se faire pendre ailleurs... jusqu'à ce qu'il réapparaisse au détour de prochaines pages narrant ses nouveaux mauvais coups... Une seule action pourrait à la rigueur être pardonnée à l'espion obèse.

C'est Bill Ballantine qui en émettra l'idée :

« (...) si jamais Roman Orgonetz imaginait de noyer le monde sous des flots de whisky (...) ne pas faire appel à moi pour l'en empêcher. J'ai bien voulu contribuer à la ruine de l'Opération Fleur du Sommeil, mais à celle de l'Opération Whisky, jamais... » p. 145.

C'est vrai que Malt sonne mieux que Pavot...

Guy Bonnardeaux